

POUR LE 80^{ème} ANNIVERSAIRE



André GIDE

D'ANDRÉ GIDE
ET LE 50^{ème}
DES "NOURRITURES
TERRESTRES"
LE PLUS ENIVRANT

POÈME QUE L'ALGÉRIE INSPIRA

par Claude-Maurice ROBERT,
Grand Prix littéraire de l'Algérie

LE PLUS DIVERS ET LE PLUS SUBTIL DES ECRIVAINS CONTEMPORAINS

COMME tout homme digne de ce nom, André Gide est nombreux et il pourrait s'appeler Légion, tel le possédé de l'écriture dont nous parle Saint Marc. Je n'ai donc pas la ridicule présomption de tenter de faire ici une étude exhaustive de son caractère et de son œuvre, pas même un aperçu synoptique.

Pour donner une idée de l'importance d'André Gide dans la pensée contemporaine, je dirai simplement que son œuvre éditée compte aujourd'hui 39 ouvrages et de l'inspiration la plus diversifiée. C'est que l'auteur des « Caves du Vatican » est l'esprit le plus subtil, le plus avide, le plus nombreux, je le répète, le plus vivant, donc le plus mouvant, de la littérature actuelle. Tout ce qui vit l'attire, l'intéresse, le passionne. Observateur de l'insecte et de la plante, il est aussi introspecteur des âmes et des consciences. Entomologiste et psychanalyste, tel est l'auteur de



Bou-Saâda

« Thésée » et des « Faux Monnayeurs », qui n'admet pas de cloisonnement entre les êtres vivants.

Je désire donc seulement, à l'occasion de son 80^e anniversaire, rendre un hommage fervent à l'immense écrivain en m'acquittant d'une dette de gratitude intellectuelle pour les nombreux bienfaits que je dois à son œuvre, et particulièrement aux « Nourritures terrestres ». Et si, parlant d'André Gide je parle de moi-même, c'est moins dans l'intention de me mettre en relief que dans la volonté d'être plus véridique, plus affirmatif, et de ne formuler qu'une vérité éprouvée, contrôlée, expérimentée « intus et in cute ». Surtout, c'est dans la conviction que des milliers de nos contemporains ayant subi eux-mêmes les prestiges de mon Maître, je dirai leur histoire en racontant la mienne.

DE BARRES A ANDRE GIDE

NUL écrivain, soit ancien, soit moderne, ou français ou étranger, à l'exception peut-être de Racine et de Nietzsche, ne m'a autant influencé que l'auteur d'« Amyntas » et des « Nourritures terrestres », ces deux minces petits livres, si denses et si légers, où tous les sortièges de notre Afrique sont enclos, et qui représentent, pour moi, les Tables d'une Loi nouvelle, un nouveau Décalogue. Aucune lecture ne m'a si puissamment bouleversé que ces deux livres, qui n'ont pas quitté mes cantines de nomade, où ils voisinent avec l'« Imitation » et les « Quatrains » d'Omar Khayyam depuis 1925, date où je les découvris.

L'égotisme de Barrès, longtemps cultivé, et son culte des morts en me repliant sur moi-même dans une introspection morose, m'avait rendu mélancolique. J'étais triste et anxieux, amer et pessimiste. L'Évangile enseignant : « Si vous étiez aveugles vous seriez sans péché », je marchais les yeux clos à la splendeur du jour, je fermais ma porte et mon cœur à la féerie des heures. Je m'étiolais dans les limbes de la Prière et de l'Étude — « oh ! la mourante vie ! » pour parler comme Rodrigue, où la joie universelle me semblait sacrilège et m'affligeait comme une injure.

En 1923, ma découverte du Sud, dont Isabelle Eberhardt m'avait ouvert les portes, m'avait révélé l'existence de la joie. Et, comme Goethe à sa découverte de Venise — qui fut pour lui le Sud — je m'étais écrié : « Enfin, je suis né ! » Oui, cette révélation des immensités fauves, nues, libres, nimbées de lumière chaude, fut pour moi une renaissance, une « palingénésie », comme a dit Gide lui-même à propos de lui-même — c'est-à-dire un renouvellement merveilleux de tout l'être, une métamorphose, une mue, pour emprunter un terme, qui dit bien ma pensée, à l'entomologie.

La porte d'or d'El-Kantara, que j'abordai le 28 février 1923, fut véritablement pour moi le seuil d'un monde nouveau et l'Ithaque de mes rêves : « Je cherchais un exil, je trouvais ma patrie ». Aux lamentos de la veille, succédait l'hosanna de la résurrection dans la lumière divine. Et, comme Zarathoustra, ivre de vivre, je m'écriai : « Maintenant je vis, maintenant je suis léger, maintenant je suis heureux, maintenant un dieu danse en moi ! »

UN COUP DE SOLEIL AU CŒUR

J'AVAIS trouvé la joie. Je connaissais, enfin ! que le bonheur existe. Il me cernait, me remplissait, me débordait. Mais était-il licite ? Avais-je le droit de m'en griser, de m'y abandonner ? Tant de voix, et des plus chères, tant de livres, et des plus saints, me disaient et ressassaient : « On ne naît pour être heureux ». C'était une lutte poignante entre mon cœur et ma raison. J'avais honte de ma joie et remords de mon bonheur ! Cette exaltation si pure, bien qu'enivrée, dont je titubais presque, n'était-elle pas un péché ? Un arrière-fond d'ascétisme, de jansénisme, empoisonnait mon allégresse. Mon euphorie retombait ; mon miel, toujours, s'armertumait de fiel.

C'est dans cet état d'anxiété panique, d'écartelé, d'écorché, que je rencontraï Gide, à mon premier retour d'El-Kantara et d'El-Oued. Et comme ma découverte du Sud, de sa lumière, de son silence, de sa grandeur spatiale, ma découverte de l'Auteur des « Nourritures terrestres » me fut un coup de soleil au cœur...

L'horizon bitumeux se diapra des nuances joyeuses de l'Espérance, et ma rancune contre le Créateur, ma détresse d'être né, se transformèrent en liesse et en action de grâces. Gide m'avait démontré ce que Platon, avant lui, m'avait dit sans me convaincre : « Dieu n'est pas responsable de nos maux ». Pas Dieu, oh ! non, mais l'homme par l'utilisation perverse qu'il fait de Sa Parole ; pas Dieu, mais les docteurs perfides qui sophistiquent Son Message ; pas Dieu, qui est le « bon Dieu », mais l'homme impie et retors qui a corrompu l'enseignement et l'exemple de Dieu !

Surtout, non seulement le poète des « Nourritures terrestres » m'avait persuadé que le bonheur était pos-

sible, ce que je savais maintenant, mais qu'il était permis et qu'il était un droit — et encore un devoir.

Qu'on me croie, pour une âme angoissée, une pareille découverte est un grave événement, car elle a bouleversé ma conception du monde et mon sens de la vie.

UN LIVRE QUI BRULE

DE Gide par rapport à moi je veux dire ce que Gide a dit lui-même de Nietzsche par rapport à lui-même : « Je l'attendais avant de le connaître, de le connaître fut-ce de nom ». Et Gide ajoute : « Une sorte de fatalité charmante me conduisit aux lieux qu'il avait traversés ». Ainsi de moi pour lui. Car, je le redis et le souligne, c'est seulement à mon retour d'El-Kantara et d'El-Oued, où Gide s'était rendu en compagnie d'Henri Ghéon dès 1901 — donc 22 ans avant moi — que je lus « Amyntas » et les « Nourritures terrestres ». Certes, je connaissais Gide avant cela. J'avais lu « La Porte étroite » et « La Symphonie pastorale », et même « l'Immoraliste », dont El-Kantara, Biskra, Touggourt, constituent le décor. Mais ces livres, pour moi, ne sont pas le vrai Gide, le Gide essentiel, le Gide dionysien, le Gide quintessencié, le Gide qui brûle et nous brûle des « Nourritures terrestres ».

CE QUE JE DOIS A L'AUTEUR DES « NOURRITURES TERRESTRES »

C'EST par ce livre, « Manuel d'évasion », comme il le qualifie, hymne corybantique à la Vie et à l'Afrique, Evangile de la Joie, que Gide acquit sur moi (et une multitude d'autres), pas d'abord, mais

El-Kantara. L'Oued. (Photos A. Coniot)



lentement, cette influence irrésistible que je ne puis comparer qu'à mon envoutement par le Sud. C'est le même sortilège. De même que je ne peux pas ne pas avoir vécu au Désert, je ne peux pas avoir lu André Gide.

Parachevant l'œuvre du Soleil, Dieu visible et tangible, les « Nourritures terrestres » m'ont délivré de mes fantômes et de ma peur des croquemitaïnes. Par ce livre, j'ai appris à oser — à « oser oser »...

Gide a ouvert mes yeux à la beauté du Monde, « la prismatique beauté de la Vie », — « l'amoureuse beauté de la Terre ». Il m'a ouvert les portes du Jardin des Hespérides, dont la peur du dragon me tenait éloigné. Et savez-vous ce que j'ai appris ? Qu'il n'y avait pas de Dragon, mais seulement des fruits d'or « pour désaltérer toutes les fièvres ! »

Découverte aussi capitale, je le répète, que celle des Oasis, car elle m'a convaincu qu'il n'est, le plus souvent, que des Tantaïnes volontaires, et que tous les chevaux de frise qu'on trouve interposés entre la joie et soi, c'est nous qui les créons : notre absence de hardiesse, d'industrie, de courage.

L'auteur américain Henri-David Thoreau, qu'André Gide aime beaucoup et pensa même traduire, a écrit dans « Walden » : « Que d'hommes ont fait dater de la lecture d'un livre une ère nouvelle dans leur vie ». Deux écrivains ont droit à ma reconnaissance pour avoir suscité « une ère nouvelle dans ma vie » : Isabelle Eberhardt, qui m'ouvrit les portiques lumineux du Désert, où le bonheur m'attendait ; André Gide, qui m'a dit que le bonheur était permis.

ANDRÉ GIDE, EVEILLEUR DE PERSONNALITÉ

ENCORE que singulier, mon cas n'est pas exceptionnel. Innumérables sont ceux que l'influence de Gide aida à se connaître. Voici, pour le prouver, le témoignage de Mauriac. Parlant de l'auteur de « Paludes », l'auteur du « Fleuve de Feu » a dit : « Il nous a servi à tous pour nous connaître nous-même. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer ». Cette affirmation est d'autant plus probante que François Mauriac et Gide, c'est ce dernier qui l'atteste, « n'adorent pas le même Dieu ».

Mais n'est-ce pas Robert Kemp qui écrivait, à propos de l'attribution du Prix Nobel à l'auteur d'« Isabelle » : « Les Nourritures terrestres » ont secoué nos adolescences ? Influence confirmée par Rilke, Edmond Jaloux, Alain Fournier, Roger Martin du Gard, Jacques Rivière, Albert Camus, Emmanuel Roblès, cent autres, qui tous ne l'avouent pas. Je pense à Montherlant — qui n'aime pas André Gide — et dont certains chapitres des « Fontaines du Désir », sont comme une paraphrase des « Nourritures terrestres ».

Même son ennemi intime, M. Jacques Maritain, reconnaît l'influence universelle et profonde de l'auteur des « Prétexes » lorsqu'il écrit dans ses « Jugements » : « C'est le drame de notre civilisation qui se joue dans la personne d'André Gide ».

LE MIRACLE D'ANDRÉ GIDE

D'AUCUNS m'ont dit et d'aucuns me diront : Mais cette exaltation de la personnalité, cette magnification panthéistique de la nature et de la joie qui vous émerveille dans « Les Nourritures terrestres », d'autres que Gide l'avaient dit avant lui...

« Concedo » ! Avant lui, il y eut Jean-Jacques, et Nietzsche après Jean-Jacques. D'autres encore. Pas beaucoup. Car la littérature est triste. Il y eut la Comtesse de Noailles, créature de grands désirs, Sapho réincarnée et bacchante égarée dans les brumes de Paris. Il y eut Walt Withman et il y eut d'Annunzio, ce grand vivant qui n'est pas mort bien qu'il soit enterré...

Mais personne, avant Gide, ne nous avait parlé avec la voix de Gide.

Pascal l'a dit : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux ». Et il gagne ! Le miracle de Gide, c'est qu'il a mieux placé sa balle.

Tout ce qui peut se dire est dit. Soit ! Mais il reste le « ton » de redire. L'accent de Gide est unique. Aucun n'a ses inflexions et ses subtilités qui s'insinuent en nous comme une musique, un fluide, et qu'on n'oubliera plus lorsqu'on a su l'entendre — car il faut l'écouter. Son accent est « inoui », au sens strict du terme, dans notre littérature.

S'adressant à Nathanaël, cette hypostase de lui-même, André Gide lui murmure :

— Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait aucun autre. Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé bien des livres — cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé ; où tu attends encore ; où ta ferveur va devenir tristesse de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures-là. Je voudrais écrire tel livre d'où toute pensée, toute émotion personnelle te semblât absente, où tu croirais ne voir que la projection de ta propre ferveur. Je voudrais m'approcher de toi, et que tu m'aimes ».

Le secret de la séduction d'André Gide sur les âmes jeunes est là : il nous parle plus intimement que personne avant lui ; sa voix est confidentielle, et, j'ose le dire, « clandestine » ; il s'approche de nous ; ne semble parler qu'à nous seul, et pour cela on l'entend, et pour cela on l'aime : il est l'Ami secret, le confident des heures grises, le complice des soirs lourds...

Plus d'un, oui, depuis qu'il y a des livres et des hommes qui écrivent, nous ont dit et redit ce que nous dit André Gide. Mais ceux-là nous parlaient en termes didactiques et nous faisaient bâiller, où ils criaient si fort qu'ils nous assourdisaient. Par ses paraboles chuchotées et ses versets jaculatoires, l'auteur des « Nourritures » force notre attention et s'empare de nos sens comme une fumée de hachich — et rien ne l'évincera de nos cavernes secrètes : il sera notre obsession, notre tunique de Nessus — « notre maladie », comme Maurras a dit de Baudelaire, en parlant de soi-même !



Alfred FIGUERAS. — Les Ouled dansent (eau-forte extraite de l'album « 20 images d'Alger », textes d'André Gide illustrés par Alfred Figueras).

Les Ouled dansent ici mieux qu'à Biskra et sont plus belles ; ce n'est même qu'ici que je les ai vues bien danser. Nous sommes revenus, non lassés, vers cette danse grave et trainante, presque toute des bras et des poignets, très décente, étourdis, presque exténués par cette musique obstinée, rapide, fuyante, entêtante, qui porte à l'extase, et qui ne se tait pas quand on la quitte, et qui m'obsède encore certains soirs à la manière même du désert.

André GIDE (« Amyntas »)

VIVRE ET BIEN VIVRE

AU livre IV des « Essais », Montaigne écrit : « Il faut estendre la joye, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse ». Nul davantage qu'André Gide, avec plus d'insistance et de persuasion, plus de persévérance et plus d'obstination, n'aura souscrit à ce conseil, salubre et tonique, de combattre la tristesse, l'ombre et l'angoisse, les ténèbres et leurs fantômes, pour propager la joie et la sérénité. Aussi dénonce-t-il, comme impur et néfaste l'alexandrin célèbre :

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux ».

Pour Gide, les plus beaux chants sont les chants d'alégresse. Et il vitupère tous ceux dont les langueurs, les nostalgies, les lamentos nous attristent, nous découragent, nous enténébrent, nous diminuent.

C'est Taine, le maître de Barrès, qui disait : « Le seul moyen de supporter la vie, c'est d'oublier la vie ». Gide, à l'inverse, nous dit : « C'est de vivre » — de bien vivre. « Assumer le plus possible d'humanité, voilà la bonne formule ».

LA VIE EST BELLE ET DIEU EST BON

LE lyrisme des « Nourritures terrestres », Gide l'a dit et redit, est l'extase d'un tard venu à la joie, d'un parvenu du bonheur, il est le rassasiement goulé d'une soif longtemps refoulée par les morales et les religions absurdement interprétées, ineptement imposées.

Eh ! quoi, le bonheur existe et je n'en savais rien ! Il est des sources et des fruits pour toutes les soifs, pour toutes les faims, pour toutes les fièvres !

C'est un cantique ébloui, une bacchanale enivrée. Après les thrènes dans le temple enténébré, qui sent le suif, la moisissure et la poussière, c'est un péan dans le soleil et la libre étendue ; une saltation extasiée à la proue du navire Argo qui cingle à la conquête de la Toison dorée...

DES VITAMINES LYRIQUES

LA merveille des merveilles, pour nous d'Afrique, c'est que c'est sous nos palmes et dans notre lumière : à Alger, à Biskra, à Blida, à Tougourt, qu'André Gide est né à la joie et à chanté ce spaume embrasé à la Vie, ce dithyrambe au bonheur et à la liberté, cette hymne de foi dans la destinée humaine...

Quant à l'actualité des « Nourritures terrestres », traduites en 28 langues, et dont la diffusion n'arrête pas de s'accroître, bien qu'âgées d'un demi-siècle, je vois en elles l'antidote, idéal et providentiel, contre les toxines mortifères de l'existentialisme. Oui, l'écrivain qui émit le fameux paradoxe : « C'est avec de bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature », apparaît de nos jours, comme le mieux qualifié pour lutter efficacement contre les pestilences dont M. Sartre, avec une constance satanique, corrompt l'intelligence française.

Et cette vertu de désintoxication que possède l'œuvre de Gide — vraies vitamines lyriques — doit suffire, en 1950, à sa glorification.

In Deserto

Claude-Maurice ROBERT.

L'auteur des « Nourritures terrestres » en 1944, à 75 ans.

(Photo O.F.I.C.)

